INTRODUCTION
Imagination anthropologique, savoir et connaissance

Gilles Raveneau
Université de Paris Ouest Nanterre La Défense
LESC/UMR 7186 CNRS – EA 2931
gilles.raveneau@mae.u-paris10.fr

Pour la première fois depuis plus de trois décennies, l'anthropologie française a tenu de nouveau un congrès général du 21 au 24 septembre 2011 à l'initiative de l'Association Française d'Ethnologie et d'Anthropologie (AFEA). Le dernier en date avait eu lieu en 1978, à l'initiative de Simone Dreyfus-Gamelon et Georges Condominas. Force est de reconnaître que la fragmentation de notre milieu durant tout ce temps a empêché qu'une telle réunion se tienne à nouveau.

L'Association Française d'Ethnologie et d'Anthropologie a été créée à l'issue des Assises de l'ethnologie et de l'anthropologie en 2007 où les débats avaient montré l'intérêt comme la nécessité d'une structure permettant de surmonter les divisions préjudiciables à la reconnaissance du rôle et de la place de l'anthropologie en France aujourd'hui. Une motion avait été votée en ce sens. Alors que l'anthropologie française a façonné une école de pensée et que des associations d'anthropologues, en Europe et à travers le monde, organisent des congrès chaque année, l'un des constats des Assises était l'inexplicable absence d'un congrès des anthropologues en France.

C'est ainsi que, dans le contexte des réformes qui ont profondément secoué l'organisation de l'université et de la recherche, fut fondée l'AFEA, en janvier 2009, sous la forme d'une association fédérative, réunissant des individus et des associations. Ce n'est donc pas un hasard si dans le conseil d'administration et dans le bureau de l'AFEA, on retrouve des personnes qui étaient déjà engagées dans le comité de préparation des Assises, dès 2006. On mesure aujourd'hui le chemin parcouru (cinq ans), l'engagement, la volonté et le travail pour parvenir jusqu'à ce moment. Avec le premier congrès en 2011 et la publication des actes en 2012, nous inaugurons une série de rencontres que nous souhaitons nombreuses pour la discipline et pour la structuration associative et intellectuelle de notre champ scientifique.

Le mot « congrès » provient du mot latin *congressus*, signifiant réunion, qui vient de *congredi*, marcher avec, formé de *cum*, et *gradi*, marcher. Ou encore de « *gradus* », le pas, le niveau. Comme si congrès pouvait signifier « *se réunir, pour gravir ensemble des marches, pour progresser* » (*Robert historique*). C'est bien le sens que nous avons souhaité donner à ce premier congrès de l'AFEA comme à ceux qui suivront : cheminer ensemble pour progresser. C'est aussi l'objectif du contenu même de ce 1er congrès, intitulé « *Connaissance No*(s) *Limit*(es) », jouant sur le double sens de *No limit* : à la fois celui d'une modalité de plongée sous-marine qui m'est chère et qui vise à descendre en apnée le plus profondément possible, et sur les limites et les bornes de nos propres savoirs. C'est dire la tension dans laquelle s'est tenu ce congrès, volonté de repousser les limites tout en les interrogeant, tentative de suivre et d'éprouver les frontières mouvantes de notre discipline, traçant des lignes d'inclusion et d'exclusion, occasion de discuter et de donner à voir les sujets de recherche et les préoccupations propres à la discipline aujourd'hui, à envisager les nouveaux contours, à identifier les derniers défis et les interrogations renouvelées. Il s'agissait de penser à la fois

l'anthropologie comme connaissance et l'anthropologie de la connaissance.

Sous ce titre se sont déclinées, de manière ouverte, des questions à la fois scientifiques et politiques, qui articulent des dimensions épistémologiques et réflexives. Sans sectarisme, ouvert aux divers paradigmes et aux différentes manières de concevoir le travail de terrain, à l'ethnographie et à l'ethnologie interprétative comme à l'anthropologie théorique ou à la sociologie comparative, plus de cinq cents personnes (étudiants et chercheurs, individus et représentants d'associations), rassemblées à travers quarante-cinq ateliers et onze tables rondes, ont interrogées les limites du savoir anthropologique contemporain et les nouveaux horizons arpentés et découverts. Des objets, des concepts, des méthodes de travail ont ainsi été mis en commun pour donner une visibilité nouvelle à l'anthropologie sans en négliger les acquis fondamentaux.

Une collègue de la génération précédente, pourtant au courant de la préparation de ce congrès, confiait que lorsqu'elle avait ouvert le programme du congrès elle avait eu un choc, l'impression d'être devant une grosse marmite bouillonnante dont elle venait de soulever le couvercle. Ce n'est donc pas un état des lieux ou un bilan que l'on trouvera ici, ceux-ci ont déjà été faits lors des Assises de l'ethnologie et de l'anthropologie, en décembre 2007 à Paris. Il s'agit plutôt d'une photographie, d'un instantané qui fait le point sur la discipline. L'ensemble formant une extraordinaire fresque où sont remodelés les bords de la planète anthropologie. Deux interrogations essentielles ont présidé à ce foisonnement et le traversent : Où en sont l'ethnologie et l'anthropologie, et comment se situent-elles sur le registre du savoir contemporain ? Comment réfléchissent-elles à leurs objets tout en se réfléchissant elles-mêmes ? Autrement dit, quel est aujourd'hui le projet anthropologique, quels sont les terrains des ethnologues et des anthropologues, quels sont les outils et les concepts utilisés ?

Si la discipline s'intéresse à tout ce qui est humain dans le social et à tout ce qui est social et culturel dans l'humain, à la question « Qu'est-ce que l'homme ? », les différentes sciences apportent une contribution contrastée. La neurologie, la biologie et l'anthropologie cognitive par exemple n'apportent pas le même type d'éclairage que l'ethnographie, la sociologie, l'économie ou l'anthropologie sociale. Mais que l'on ne se méprenne pas, s'il s'agit bien de prendre en compte les progrès les plus récents de la connaissance, le projet vise plutôt à mettre en perspective les enjeux qui travaillent le champ du savoir et, par là, à regarder comment une discipline telle que l'anthropologie éclaire les mystères de l'homme comme être de chair et de culture à la fois, et à en souligner l'importance.

Force est de constater le morcellement et la parcellisation qui résultent de la diversité des problématiques propres à chaque terrain, mais loin d'y voir un signe de faiblesse et d'épuisement, on peut tout aussi bien y voir un signe de bonne santé. Loin d'être obligé de choisir entre unité et diversité, on peut aussi tenir les deux bouts de la chaîne. Concrètement, ne peut-on pas voir la marque de l'anthropologie dans la capacité à mettre en relation des domaines et des niveaux disjoints que d'autres disciplines étudient isolément ? C'est la capacité relationnelle de l'anthropologie qui contrecarre cette parcellisation. La diversité ne dément pas l'unité de l'ambition anthropologique. La discipline ne se définit ni par une seule méthode, ni par un terrain ou une société privilégiée. Mais alors, que peut bien être un savoir anthropologique et quel type de connaissance produisons-nous ?

Commençons par faire la distinction entre savoir et connaissance. Les savoirs sont des données, des concepts, des procédures ou des méthodes qui existent hors de tout sujet

connaissant et qui sont généralement codifiés dans des ouvrages de référence, manuels, encyclopédies, dictionnaires. Les connaissances, en revanche, sont indissociables d'un sujet connaissant. Lorsqu'une personne intériorise un savoir en en prenant connaissance précisément, elle transforme ce savoir en connaissance. Mais la connaissance peut différer de ce qui a été transmis, car elle s'ancre sur des connaissances acquises précédemment. Chaque individu a une histoire spécifique, il a sa propre perception des situations et ses propres interprétations. Il va donc transformer les savoirs transmis en connaissance appropriée. Dans une perspective constructiviste, on dirait qu'il construit cette connaissance, qui lui appartient alors en propre, car le même savoir construit par une autre personne ne sera jamais tout à fait identique. Nous pourrions dire que la compétence vient quand on a « digéré » des savoirs, afin qu'ils se transforment en connaissances.

En conséquence, le savoir est extérieur à la personne et la connaissance représente une construction de ces savoirs. Dès lors, nous pourrions affirmer que nous construisons des connaissances à partir des savoirs d'une discipline. Si discipline il y a, c'est bien qu'un savoir est administré à des disciples. Nous-mêmes, ethnologues et anthropologues, avons appris nos leçons et hérité d'une masse de savoirs et de savoir-faire, de concepts et de tour de main, de vieilles querelles et de vieux sacs de nœud, de style d'écriture, etc. Bref, d'un fond commun que d'autres ignorent. Reste, comme le disait Jean Bazin, « *que faire l'inventaire du savoir qu'ont les anthropologues ne nous dit pas en quoi ou de quelle manière un savoir peut bien être anthropologique* »[1].

Dans une perspective plus large, nous pouvons interroger la place de l'anthropologie dans la formation politique d'un champ qui se développe depuis une vingtaine d'années et que l'on dénomme « Economie ou société de la connaissance ». Passons très vite sur la perspective évolutionniste que sous-tendent cette formulation et son caractère ethnocentrique. Il existe de par le monde, et nous sommes bien placés pour le savoir, d'autres modes d'élaboration cognitifs, sociaux et culturels. Les sociétés non occidentales constituent également des « sociétés de connaissance ». Mais la globalisation a considérablement modifié le rapport de domination de l'Occident sur le monde. La « société de la connaissance » interfère dans un rapport de domination avec les « savoirs traditionnels » concernant les productions des sociétés comme les communautés autochtones ou traditionnelles.

Dans l'économie capitaliste classique, toutes les marchandises avaient une substance sociale commune quantifiable, le travail abstrait, et leur contenu en temps de travail socialement nécessaire déterminait leur rapport d'équivalence, c'est-à-dire leur valeur d'échange. Pour les savoirs et connaissances, en revanche, il n'existe pas d'étalon de mesure qui permette de déterminer leur rapport d'équivalence. « *Ce ne sont pas des marchandises comme les autres* », dit Enzo Rullani[2]. Mieux, ce ne sont même pas de véritables marchandises puisque l'essence de toute marchandise est de pouvoir être échangée contre n'importe quelle autre. Ni mesurables selon un étalon commun, ni échangeables, les savoirs et connaissances valent principalement par leur valeur d'usage ou leur valeur intrinsèque.

Dans la mesure où elles sont formalisables, les connaissances sont devenues indéfiniment « réplicables », donc potentiellement abondantes. Leur coût tend à devenir négligeable quand elles sont librement accessibles. Dans le cas des médicaments par exemple, on constate que le

[1] Bazin Jean, (2008), *Des clous dans la Joconde : L'anthropologie autrement*, Paris, éd. Anacharsis.
[2] Rullani Enzo, (2000), « Le capitalisme cognitif : du déjà vu ? », *Multitudes*, n° 2, pp. 87-97.

coût de leur production matérielle est d'environ un centième de leur prix de monopole. La valeur marchande des connaissances dépend donc de la possibilité de les raréfier par leur privatisation, laquelle va à l'encontre de leur essence, puisqu'elles valent essentiellement par leur validité universelle. Les privatiser est donc une destruction de leur valeur intrinsèque[3].

Enfin, de manière plus générale, s'interroger sur la connaissance conduit aussi à questionner les critères qui permettent de juger la production de connaissances et ceux qui favorisent les échanges entre les savoirs. On sait que la cumulativité en sciences sociales est très difficile. Bien que des connaissances puissent croître à l'intérieur de paradigmes particuliers et que des synthèses partielles puissent y être opérées, force est de reconnaître que ces accords se heurtent à d'autres résultats dont les paradigmes et les présupposés sont différents. Des théories et des « héros » théoriques connaissent le succès, des programmes de recherche se développent puis ils vieillissent et finissent par être délaissés pour d'autres. A l'heure où les termes d'« évaluation » et d'« excellence » sont invoqués à tout bout de champ, il apparaît opportun de s'interroger pour savoir quels sont les critères solides d'évaluation de la connaissance. Comment penser un projet de connaissances qui ne soit pas seulement soumis à des modes, des idéologies ou des politiques ?

Bibliographie

BAZIN, J. (2008), *Des clous dans la Joconde : L'anthropologie autrement*, Paris, éd. Anacharsis.
RULLANI, E. (2000), « Le capitalisme cognitif : du déjà vu ? », *Multitudes* n° 2, pp. 87-97.
GORZ, A. (2003), *Immatériel*, Paris, Galilée.
VERCELLONE, C. (dir.) (2003), *Sommes-nous sortis du capitalisme industriel* ?, Paris, La Dispute.

[3] Sur ces questions et celle du concept de capitalisme cognitif, voir Gorz André, (2003), *Immatériel*, Paris, Galilée ; Vercellone Carlo (dir.), (2003), *Sommes-nous sortis du capitalisme industriel* ?, Paris, La Dispute.